

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 482 B
26 Mars 1942
2 francs



HENRY GUISOL

QUE NOUS AU-
RONS PLAISIR A
REVOIR CETTE
ANNÉE EN DE
NOMBREUX
FILMS.

Ciné-club des AMIS de la Revue de l'Ecran

On connaît vite un studio, surtout celui de Pagnol qui, soit dit sans mauvaise intention, n'est pas grand, grand. Ce que l'on connaît moins, ce sont les gens que l'on y rencontre. D'une visite à l'autre, selon les hasards d'une production, leurs têtes changent. Ils sont, selon le cas, leur humeur et le temps hargneux ou empressés, mais tous installés comme chez eux et qui vous font les honneurs de lieux que l'on pourrait aisément leur présenter... La prochaine fois, nous recommencerons avec d'autres. Ceux d'aujourd'hui nous indiquent les portes à franchir, répètent les instructions d'usage ; s'ils se trompent, nous rectifions de nous-mêmes et évitons les impairs... et puis sur toutes les portes des studios, il y a toujours abondance de lampes, d'inscriptions et de sonneries, c'est parfois utile et ça fait toujours bien. C'est Berthomieu qui tourne cette fois-ci *Promesse à l'inconnue*. Assis dans son fauteuil l'air grave, il dirige sa batterie d'assistants et de machinistes, il est toujours aimable, cachant sous une politesse extrême, combien il aurait, ce soir là, préféré être seul... seul tout au moins avec les gens de son équipe. Il en est aux derniers jours de tournage, il veut ce jour même « finir le décor » et les visiteurs sont toujours un peu « les chiens dans un



On retouche *l'Inconnue* : Madeleine Robinson.

VISITE A L'INCONNUE

jeu de quilles ». Même les membres du Ciné-Club (pour ne pas dire surtout les membres du Ciné-Club). Ce n'est pas qu'ils ne soient pas bien disciplinés et pleins de bonne volonté, mais diable ! quand on vient dans un studio, on veut voir, voir tout ce que l'on peut, on se glisse partout, on s'insinue, on marche sur les fils, on se prend dans les jambes des assistants et l'on apparait parfois, figurant imprévu et non désiré, dans le champ de la caméra. Mais on tourne quand même, et l'on a tellement peur que tout ces gens fassent du bruit, — la pellicule est rare — que l'on ajoute après le traditionnel « Attention on tourne ! », « Attention, ne bougez plus ! » comme chez le petit photographe du coin... et chacun se lait, comprenant que par son silence et son inexistence, il participe un peu à la création de l'œuvre cinématographique.

Alors un Monsieur se met à dire à Madeleine Robinson des choses très désagréables, il lui raconte que son mari est un vilain bonhomme, un escroc. Madeleine Robinson n'en revient pas, elle est figée dans son manteau de fourrure et sous un drôle de petit chapeau noir, elle proteste même : « C'est impossible, il est incapable d'une mauvaise action » et le Monsieur qui veut en dépit de son triste rôle, placer son petit effet, lui répond : « Non, mais il sait en émettre... »

Mais qui est donc ce personnage ? Le mari de Madeleine Robinson ! L'escroc ? Non le vrai ! Le vrai escroc ? Non le vrai mari, Robert Dalban. Le mari du film c'est Charles Vanel, il n'est pas là parce qu'en fuite justement... Oh la la !

Heureusement qu'entre deux prises de vue, Madeleine Robinson vient nous expliquer tout ça, le temps de griller une cigarette. Alors, lui disons-nous, c'est la fin ? — Oui ! — La dernière scène du film ? — Non au contraire, la fin du « tournage », mais c'est le début de l'histoire de *l'Inconnue*. Du reste ce que je tourne là c'est avant l'histoire — ??? C'est ce que je raconte.

C'est à ce moment que s'est précipité un Monsieur l'air furibond, il nous a tous regardés avec des yeux très méchants, comme si nous avions enlevé Madeleine Robinson sans intention de la rendre. Quelle idée, nous ne sommes pas si méchants que ça, au Ciné-Club.

Les fous sont rares, quoiqu'on dise, les vrais fous, ceux qui mènent devant les autres la danse de la fantaisie, ceux qui semblent n'obéir à aucune commune loi, en libèrent un peu les autres... Le Club s'en devait d'en monter un des plus authentiques que possède le cinéma. C'est chose faite, Maurice Baquet fut des nôtres samedi

dernier. Présenté comme il l'est ici, il approuva pleinement et mena une heure endiablée où nous n'avons que difficilement trouvé quelques minutes pour retrouver un souffle perdu. Il raconta comment son premier prix de violoncelle l'incita à devenir professeur de ski à l'Alpe d'Huez, ce qui le conduisit tout naturellement à faire du cinéma. Comment ? Il fallait être au Club ce jour-là pour le savoir, car il est impossible de relater l'enchaînement de circonstances cocasses, et plus impossible encore de traduire le récit de Baquet. Il raconta les histoires de sa carrière et les résulta lui-même ainsi : « Mes souvenirs ce sont des chutes ». Chutes dans un music-hall anglais, où il traversait, en ski, deux cerveaux de papier... jusqu'au jour où il rata le second cerceau, chute du balcon d'une salle parisienne, chute dans les Gorges du Loup en tournant *Départ à zéro* et combien d'autres. Baquet semblait avoir à cœur de faire oublier quel comédien il était, avec son humour sensible, sa jeunesse vraie, son talent... Un beau souvenir pour notre livre d'or.

SAMEDI 28 MARS, le Ciné-Club nous enverra dans les coulisses, ou plus exactement les coulisses viendront au Ciné-Club. Edmond Audran, premier danseur de l'Opéra de Marseille, qui nous rendit visite récemment viendra répéter avec sa partenaire, sur notre petite scène de la rue Sainte. Nous aurons la primeur de toute une série de danses et le plaisir de les connaître « avant les autres », de voir naitre en quelque sorte devant nous, une manifestation artistique de grande classe.

NOTRE COUVERTURE

HENRY GUI SOL

Au moment de la sortie de *Trois Valises*, on crut découvrir Guisol, qui interprétait les trois âges de l'imprésario, petit tour de force pour un acteur. Guisol pourtant ne débutait pas, il était déjà en bonne place dans divers autres films, il avait déjà déchaîné sa fantaisie sur bien des scènes depuis le jour où Dullin l'avait fait débiter sur la scène de l'Atelier. La production nouvelle semble vouloir donner à Guisol, une place de tout premier plan, on l'a vu dans *Venus Aveugle*, dans *Une femme dans la nuit* on le verra dans *Une femme disparaît*, dans *Six petites filles en blanc*, dans *Promesse à l'inconnue*. Il vient de commencer avec Delannoy : *L'Assassin a peur la nuit*. C'est même lui qui ouvrit le feu. Il se souviendra longtemps de ce premier tour de manivelle : Une scène où il mangeait des bonbons ! bonne affaire, disent les petits copains ! Volez ! Demandez plutôt à Guisol, il a eu tout loisir pour constater « de gustibus » que les petits bonbons de remplacement étaient assez différents des autres et sans tricher il dut bon gré, mal gré en ingérer un demi kilogramme !

«...et pourtant, conclut-il fermement, il ne s'est rien passé et j'étais au studio, le lendemain, à la stupefaction générale... Quel métier ! »

Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

Quand on parlait d'amour ici, on parlait tout naturellement des Gable. Dernièrement on se posait beaucoup de questions au sujet de Carole Lombard. Carole était à la recherche d'un film, l'éclatante, la dynamique Carole qui était si sûre de savoir ce que le public voulait, mais qui avait eu la malchance de tourner trois « navets » à la file. Sa santé était chancelante. Elle avait toujours l'air fatigué, surmené et elle continuait frénétiquement à lire des romans, des pièces et des scénarios. Et Hollywood s'étonnait. Elle aurait dû être si heureuse. Ma camarade Ruth Waterburg écrivait dans « Photoplay » quelques jours avant l'affreux drame : « Certaines carrières se font payer si cher ! et Carole est trop vivante, trop stimulante pour qu'Hollywood désire la voir payer trop cher ! » Quelques uns même lui auraient presque conseillé d'abandonner. Le destin est intervenu...

Hollywood fait, à juste titre, tous ses efforts pour conquérir la clientèle et l'approbation des pays sud-américains. Mais comment nous jugent les habitants de ces contrées ? Surtout d'après nos films.

Alors, quelle opinion peuvent-ils avoir ? L'idée générale de nos plus grands succès, comme *Meet John Doe* (Je vous présente John Doe, le citoyen américain moyen), *Grapes of wrath* (Les fruits de la colère) etc... est que quiconque a plus de dix sous dans sa poche est une vilaine canaille sans scrupules.

Quand au reste : nos aviateurs ne s'occupent guère que de femmes, le pilotage (attention, ami lino ! NDLR) n'est qu'accessoire. La vie de nos soldats et de nos marins est vaudevillesque. Nos femmes sont belles mais de douteuse vertu. Nous passons la plus grande partie de notre temps à danser et à chanter. Nos usines sont remplies d'espions et dans les lieux où les cow-boys ne se fusillent pas les uns les autres ce sont les bandits qui se mitraillent.

Alors faut-il s'étonner que les Américains du Sud hésitent à nous considérer comme les chevaliers sans peur et sans reproche ?

Avec Charles Boyer, nous avons été longtemps ennuyés avant d'avoir une correcte prononciation de son nom, comme du temps de Chevalier. Mais avec Jean Gabin c'est le bouquet : je n'y suis pas encore

arrivé. Et tout le monde ici l'appelle simplement : « Le petit ami de Marlène Dietrich » !

Les joutes de Ginger Rogers sont presque aussi rouges que ses cheveux, en ce moment. Voici pourquoi. Il y a quelque temps, elle a été voir des parents à Kansas City et elle en a profité pour aller faire un tour à l'école primaire (Benton Grammar School) où elle a appris à lire, écrire et compter. Par une curieuse coïncidence, Walt Disney a été à la même école, deux ans avant Ginger. Bien entendu la visite de la jolie star a été un événement et elle a dû donner de nombreux autographes sur beaucoup de cahiers, à droite et à gauche. Mais imaginez quelle fut sa surprise en recevant à son retour à Hollywood une lettre de la directrice disant : Chère Ginger, Nous avons eu grand plaisir à vous avoir parmi nous et nous sommes très fiers de vous, mais votre écriture est toujours aussi épouvantable, et tous nos élèves essaient maintenant de la copier. Aussi, dorénavant, ne signez plus sur nos cahiers...

Malgré Rita Hayworth, et bien qu'en insinue que Betty Grable pourrait faire une excellente partenaire pour Fred Astaire, tous

les admirateurs de Ginger Rogers et ils sont nombreux, pensent que personne n'a jamais fait mieux que le couple Fred-Ginger mais on la demande partout à la fois depuis ses derniers grands succès dramatiques. Et cependant les films de danse de Fred auraient besoin d'être un peu remontés.

Joan Fontaine ne devrait plus se quereller avec son « producer » David Selznick et au contraire, écouter ses conseils. Car sans lui, elle ne serait encore que « la jeune sœur de Olivia de Havilland » au lieu d'être la star de *Rebecca* et *Suspicion*.

On s'émerveille ici sur Douglas Fairbanks Jr. qui n'est d'ailleurs plus le « petit Doug » ou simplement « le fils de son père » ou « l'ex-mari de Joan Crawford » ou « le beau-fils de Mary Pickford », mais un sympathique et intelligent jeune officier des services diplomatiques.

Beaucoup de gens et des plus haut placés lui ont dit qu'ils sont fiers de lui et qu'il a fait une belle action non seulement pour son pays, mais aussi pour le cinéma, montrant que les acteurs sont des personnes normales qui vivent et agissent comme tout le monde. Doug les a un peu confondus en leur répondant :



Hilary Conquest raconte l'aventure étonnante de Ginger Rogers que l'on voit ici avec David Niven dans *Mademoiselle* et son bébé.

« Je me demande si le public ne préfère pas penser aux stars comme à des êtres un peu surnaturels, presque irréels, en tout cas complètement hors de la vie courante. C'est peut-être la vraie mission d'un acteur que de donner des images de rêve mais moi, j'ai besoin de faire quelque chose d'utile en ce moment. »

— Tout Hollywood, et surtout au Studio Paramount, est renversé de constater que Betty Grable est dans la liste des dix premières actrices au point de vue de « la caisse » pour 1942. Betty est trop directe pour être simplement taxée de « sex appeal » trop bien galbée pour être classée dramatique, trop mignonne pour poser à « l'artiste » mais la voilà qui rapporte tout cet argent.

Et quand on parle d'elle, il faut automatiquement parler d'Alice Faye, car depuis qu'Alice a décidé de s'absenter un an pour avoir un bébé, Betty est devenue obligatoirement non seulement la reine du Studio, mais aussi la reine des Comédies musicales d'Hollywood. Ce qui fait qu'on parle avec une surprise amusée de Grable et de son succès, mais quand Hollywood parle d'Alice c'est avec tendresse.

Car je peux bien le dire maintenant, jamais une seule fois dans toute sa carrière cinématographique, Alice n'a été vraiment heureuse, sauf peut-être pendant les premiers mois qu'elle a connus Tony Martin. Elle est devenue star, elle est devenue riche mais au fond d'elle-même, Alice s'est toujours sentie trahie, isolée et misérable.

Les exigences de sa carrière l'ont toujours effrayés, les interviewes lui faisaient peur, les étrangers la terrifiaient.



Douglas Fairbanks Jr. dont on lira la « profession de foi » se trouve ici entre Janet Gaynor et Paulette Goddard dans La Famille sans souci.

Aussi les gens bien informés ne sont-ils pas tous à fait sûrs qu'elle reviendra à l'écran après la naissance de son bébé. Elle est si heureuse et si tranquille maintenant qu'elle est mariée à Phil Harris.

— Un jour je vous ai raconté mon interview dramatique avec Tallulah Bankhead. Vous vous souvenez peut-être du lionceau ? Moi aussi. Mais vous rappelez-vous du jeune prodige qui accompagnait Tallulah ? Elle l'avait trouvé, qui jouait, à trois ans au piano du Bach et Beethoven devant une assistance éberluée au Carnegie Hall, à New-York.

Comme elle a du flair pour les jeunes gens pleins de promesses, elle l'avait ramené dans l'Ouest. Et maintenant Dickie Hall c'est son nom, est le plus charmant fils que le ménage cinématographique William Powell-Myrna Loy ait pu trouver sous un chou. Asta nourrit pour lui les sentiments d'admiration d'une bonne chienne vis à vis d'un petit garçon de quatre ans. Le voilà donc, qui fait partie de la famille de Nick. C'est d'ailleurs un gentleman aux cheveux bien lissés, qui étudie son piano tous les jours, fait de la culture physique et déjeûne avec Myrna, ou la belle Lana Turner, chaque fois qu'il le peut. On ne pouvait s'attendre à autre chose d'un gaillard qui chantait à la Radio à 18 mois !

— Espérons que Jeannette Mc Donald jouera un nouveau film avec son mari Gene Raymond. *Smilin' Through* (Avec le sourire) dont je vous ai déjà parlé est un succès écrasant bien que les producteurs aient hurlé depuis des années que les spectateurs n'aimaient pas voir mari et femme s'embrasser sur l'écran. Dans le fond, avouez que s'ils ne s'en tiraient pas à leur honneur ce ne serait pas la peine d'avoir tant répété.

— A la première de *Sundown* (Coucher de soleil) Joan Bennett faisait les honneurs, son mari Walter Wanger avait été appelé pour affaires à New-York, au dernier moment. Comme d'habitude, le Ciro's était plein à craquer. Tout Hollywood était là. Comme d'habitude aussi Marlène a fait sensation avec un chapeau d'un kilomètre de haut, dégouttant de queues d'hermines. Et de chaque côté d'elle retombaient d'autres queues d'hermines.

— Betty Grable m'a juré qu'il n'y a pas de querelle entre elle et Carole Landis. « Que j'aïlle dans ma loge entre les prises de vues ne signifie pas que je me querelle avec quelqu'un, ce que je suis prétentieuse. Tout ça est ridicule. »

Voire, mais nos deux jolies blondes, Carole et Betty ne sont pas non plus les meilleures amies du monde. Croyez-moi.

— Hollywood se demande si Deanna Durbin suivra les traces de son mari et quittera les Studios Universal où elle a toujours été depuis son premier film. Après tout Universal n'a pas été si mauvais pour Vaughn



Une attitude d'Alice Faye, la vedette la plus malheureuse d'Hollywood.

Paul qui, il y a deux ans n'était qu'un petit assistant essayant de se débrouiller. Le voilà maintenant réalisateur et ailleurs qu'à Universal. Il vient de signer avec R.K.O.

— Constance Bennett attend un bébé, son mari Gilbert Roland ne pouvait pas être plus heureux. Connie a déjà un fils d'un ancien mari : feu Phil Plant.

— A la grande surprise de tout le monde, on a vu ensemble, à l'anniversaire de Mickey Rooney au Coconut Grove, son père Joe Yule Sr, et son ex-femme, la mère de Mickey, maintenant Mrs. Nell Pankey.

— Vu au Macombo — une autre boîte — le même soir, Franchot Tone et sa nouvelle épouse Jean Wallace, ce qui n'est pas étonnant, bien que ce soit toujours le sujet de nombreuses conversations avec des points d'exclamations. Mais aussi Paulette Goddard et Charlie Chaplin qu'on n'avait pas vus ensemble bien souvent depuis quelque temps. La dernière fois que j'avais aperçu le fameux Charlot, c'était sous la tente du cirque Ringling Bros, avec la toute jolie nouveauté Jinx Falkenburg. Charles Boyer, le nouveau citoyen américain, y était aussi avec sa femme Pat Paterson en compagnie des Ronald Colman.

Shirley Temple applaudissait à tout rompre. Ginger Roger énervée, faisait tous les gestes et Barbara Stanwyck joignait les mains d'émerveillement, à côté d'Henry Fonda.

Walter Wanger avait offert des bonbons qui fondaient dans les doigts des deux fillettes de Joan Bennett, Diana et Melinda.

Ann Sothern qui vient de se séparer de Roger Pryor était accompagnée de Robert Taylor. Enfin j'ai admiré l'élégance de Mme Fred Mc Murray assise près de son mari.

Hilary CONQUEST.

PENDAISON DE CRÉMAILLÈRE CHEZ FRANK VILLARS

— Où me conduisez-vous sans mot dire ?
— Tania, ma chère, nous allons de ce pas à une pendaison de crémaillère.
— Qui pend la crémaillère ?
— Frank Villars.
— Un joli nom. Qui est Frank Villars ?
— Un nouveau jeune premier.
— Chic alors ! Est-il beau ?

— Bien sûr, voyons ! Sans cela, il ne serait pas jeune premier. C'est d'ailleurs bien ce qu'il faut reprocher à la plupart des jeunes premiers : d'être beaux... uniquement beaux !

— Quelle sévérité pour la corporation !
— Elle le mérite. Son succès est le plus souvent à base de gomina argentine. Je prétends, moi, que nos jeunes premiers sont trop bien peignés et que le talent ne s'acquiert pas chez le coiffeur.

— Pour ma part je conçois mal un jeune premier chauve comme un œuf.



— Tania, les femmes ont une manière de discuter qui est désarmante, mais cette discussion n'a pas été prévue au programme. En résumé Villars a autre chose qu'une belle prestance, de beaux yeux sombres et de beaux cheveux noirs légèrement ondes.

— Qu'a-t-il donc de plus ?
— Pour tromper votre impatience, je consens à vous révéler qu'il porte une petite moustache.

— Vraiment ! Est-ce tout ?
— Cela devrait vous suffire, car, sans vouloir être méchant, mais connaissant assez la gent féminine qui collectionne les magazines de cinéma, j'imagine qu'il vous importe relativement peu de savoir s'il a du talent.

— Merci pour la gent féminine.
— Excusez-moi... Au reste, je n'en puis encore juger moi-même puisque son premier film n'en est qu'au montage. Pourtant, j'ai confiance en Frank.

— Vous êtes juge et partie.
— Peut-être. Admettons donc que j'ai confiance en moi.

— Disons que c'est de la fatuité.
— Concluons que vous êtes insupportable. Vous ne me ferez tout de même pas l'injure de douter de mon goût.

— Vous parlez décidément comme un impresario. Est-ce vous qui avez découvert Frank Villars ?

— Non. C'est Viviane Romance. Et arrêtons-là cette absurde controverse.

— Ne vous fâchez pas. Expliquez-moi plutôt où et comment la « Vénus Aveugle » a fait cette découverte.

— En deux mots voici l'histoire : Frank venait de tirer 18 mois au stalag IV B, quelque part en Saxe. Dessinateur de talent (il prépare d'ailleurs actuellement une exposition), ancien élève des Arts Déco, il eut la chance, peu après son rapatriement, d'être engagé comme assistant-décorateur pour la réalisation du film d'Yvan Noé *Les hommes sans peur* et pour celui d'Edmond T. Gréville *Une femme dans la nuit*. C'est alors qu'on tournait ce dernier film que Viviane remarqua Frank. « Faites-lui faire un bout d'essai », dit-elle à Gréville. Ce bout d'essai consista en une scène que Roger Duchesne avait joué dans *Cartacalha*. Le résultat fut que Frank se vit immédiatement engager pour tenir dans *Feu Sacré* le second rôle masculin, le rôle d'un rapin de Montparnasse. Et aux dires de tous ceux qui ont assisté aux prises de vues, pour un coup d'es-

sai ce fut un coup de maître. Frank s'est tiré d'affaire avec une aisance tout à fait remarquable. Viviane Romance ne tarit pas d'éloges sur son compte. Il faut admettre avec elle qu'indépendamment de la petite moustache dont je vous ai parlé, Frank change quelque peu de tous ces jouvenceaux trop bien léchés qui affadissent la moindre scène d'amour où ils sont en gros plan. Frank a des airs de Cary Grant...

— Ah ! Cary Grant... *Seuls les Anges ont des ailes...*

— ... Et de Lederer...
— Ah ! Lederer... *Romance à Manhattan*.

— Vous connaissez votre cinéma sur le bout des doigts.

— J'avoue que je suis moins forte en arithmétique... J'ai hâte maintenant de connaître ce Frank qui porte la petite moustache.

— Dans quelques instants votre curiosité sera satisfaite. Nous voilà arrivés... Ça n'est plus qu'au quatrième à gauche. Attention de ne vous rompre le col dans votre précipitation!... Voyez-vous, nous précédant, cette chevelure qui flamboie dans la pénombre ?... C'est Marion Malville. Et ce monsieur qui l'accompagne...

— C'est Edmond T., je sais.
— Entrons donc et admirez, je vous prie le goût sûr et simple avec lequel ils ont aménagé leur appartement.

— Qui « ils » ?
— Ils sont trois : Frank, De Ramel et Geoffroy.

— De Ramel ?
— Un architecte. C'est ce garçon timide et affable qui distribue là-bas des sandwiches au fromage national.

— Et Geoffroy ?
— Dessinateur, comme Frank. Ils étaient prisonniers ensemble. Je le cherche... Ah ! le voilà.. Vous voyez cette brune accotée au piano?..

— Qui rit aux éclats ?
— Qui... C'est la « doublure » de Viviane Romance, Liliane Layne, et le type qui la fait rire c'est précisément Geoffroy.

— On dirait Laurel. Une bonne tête sympathique. Mais qui est donc cette grande perche qui fait des pantomimes au milieu de la pièce ?

— Comment vous ne reconnaissez pas... C'est pourtant le champion de tennis Yvon Pétra. Lui aussi était avec Frank et Geoffroy au stalag IV B. Il interprète en ce mo-

(suite page 10)



Avec une cape demeurée légendaire et un grand chapeau, René Cristé incarnait souvent Judex le justicier.

Bien que les « types » féminins soient moins nombreux que les masculins aussi bien dans la littérature théâtrale que dans la romanesque, le cinéma français eut la chance de donner naissance à peu près en même temps qu'aux trois « types » masculins dont nous avons déjà parlé : « Max », « Léonce » et « Rigadin », à un « type » féminin qui conquit très rapidement la plus grande popularité, sinon par son originalité, du moins par son charme.

Ce « type » était celui de la jeune fille : parisienne ou provinciale, tour à tour, fille de la noblesse, de la bourgeoisie ou du peuple, intelligente, simple, courageuse naturellement, et non moins naturellement élégante au moral comme au physique, jolie sans paraître s'en doter, sachant s'adapter à toutes les circonstances. Cette jeune fille telle que Suzanne Grandais la fit vivre, pen-



Georges Biscot dans un de ses rôles les plus populaires, celui de Cogolin dans Parisette, de Louis Feuillade.

dant plusieurs années sur les écrans, répondait exactement à ce que chacun des spectateurs souhaitait. Elle était à la fois la fille que chacune des mères assises devant l'écran désirait, la sœur que chacun des jeunes gens demandait, la fiancée à laquelle chacun aspirait. De toutes parts les cœurs s'élançaient à sa rencontre et il n'y avait pourtant rien de conventionnel dans le personnage ainsi campé et qui restait à travers les péripéties les plus diverses inventées par les scénaristes, un modèle de mesure. Ce personnage qui présentait un si charmant portrait de la jeune fille française servit bien certainement de la façon la plus efficace la cause de la France à travers le monde, et, pour cela non moins que pour l'agrément que nous valait chacun des films dont elle était l'interprète. Suzanne Grandais, qu'un stupide accident d'automobile emporta prématurément en 1920, doit être regrettée par tous ceux qui aiment le Cinéma Français. Elle doit l'être aussi parce qu'elle est la seule femme qui ait réussi à doter notre écran d'un « type » féminin si personnel et si joliment représentatif.

De chaque côté de ce personnage, voici maintenant se faisant pendant, ou plutôt opposition, deux types fortement contrastés : l'Esprit du Mal et le Justicier.

Ces deux personnages-symboles appartiennent à la plus pure tradition française, mais la façon dont ils furent présentés par Arthur Bernède et Louis Feuillade les rattache à l'époque du Romantisme déclinant bien plus qu'à l'époque classique. L'esprit du Mal :

Fantômas qu'incarna René Navarre; le Justicier : Judex à qui René Cresté prêta ses apparences ! Il n'y a rien à dire d'eux sinon que l'un était capable de tout — même de disparaître à travers les murailles — pour arriver à ses fins ténébreuses et l'autre de tout également — même de renaître après avoir reçu cinq ou six blessures mortelles — pour punir le criminel et venger la victime. L'un et l'autre connurent la plus grande popularité et la plus justifiée. Ils disparurent des écrans en même temps que les films dits « à épisodes » dont ils étaient les héros et les tentatives — à la vérité bien timides — qui furent faites pour les ressusciter avortèrent lamentablement.

Biscot, qui avait réussi, lui aussi dans les films de Louis Feuillade, à camper un personnage comique, faisant dans le sombre mélodrame des apparitions destinées à détendre les spectateurs, selon la plus pure tradition du « Boulevard du Crime », Biscot fut plus heureux et il promena ses gros yeux ronds dans quelques films jusqu'à la naissance du parlant et même au-delà.

Et c'est tout ! La revue des « types » du Cinéma Français est terminée.

D'où vient qu'elle soit si maigre cette troupe ? De ce que, bien certainement, un « type » n'est pas le fait d'une génération spontanée, mais bien plutôt un aboutissement : un Scapin, et mieux encore, un Figaro ne sont possibles dans toute leur richesse humaine que parce qu'ils ont été précédés de toute une série de Mascarille qui leur ont

temporain, celui de « Triplepatte », et qui montra ce qu'il aurait pu faire sur l'écran en campant dans « Judex » l'amusant personnage de « Cocantin », aurait pu facilement élever ce personnage de Cocantin à la dignité de type si on lui avait permis de prolonger son existence au-delà de celle de Judex. La durée ! Il ne manque que cela à Lévêque-Cocantin.

Et Maurice Chevalier ? Et Albert Préjean ? Et Fernandel ? Ne croyez-vous pas qu'il y a, ou qu'il y a eu en eux tout ce qu'il faut pour doter le Cinéma Français d'un de ces « types » qui lui seraient sa meilleure publicité ?

Etaient-ils plus richement doués par la Nature, la plupart de ceux qui, au cours des dix années qui séparent la fin de l'autre guerre de la naissance du « parlant », valurent au Cinéma américain cet essor prodigieux à travers les cinq continents... Les Harold Lloyd, les Buster Keaton et autres.

Puisant leur inspiration dans les films de Charlie Chaplin, empruntant les procédés de celui-ci pour se composer une personnalité — personnalité faite d'une paire de lunettes pour l'un et d'un chapeau de paille pour l'autre — Harold Lloyd et Buster Keaton n'en réussirent pas moins à composer des personnages, sommaires certes, mais donnant l'illusion de l'humanité et de la vérité assez nettement pour qu'on puisse les ranger parmi les « types » nés de l'écran. Et il en va de même pour les Marx Brothers et quoiqu'à un degré moindre pour Laurel et Hardy, pour les Ritz et autres, dont

servi d'ébauches. Cela est si vrai que les seuls « types » qui aient réussi à naître sur les écrans français, sont, nous venons de le voir, le fait d'acteurs à qui le succès permettrait de donner films sur films, à peu près sans arrêt, et de tenir dans chacun de ces films le même personnage.

Mais une fois Max Linder parti pour l'Amérique, Léonce Perret et Prince, détournés du studio par la guerre, Suzanne Grandais morte, les « types » qu'ils avaient animés et qui n'avaient plus aucun film pour se soutenir, s'évanouirent et nul ne pensa à les rappeler à la vie. Et il en fut de même pour « Fantômas » et « Judex » qui, une fois la vogue des films à épisodes passée, retombèrent dans le néant d'où ils étaient sortis.

C'est que le cinéma français n'a jamais été persévérant et de même qu'il a rarement soutenu l'effort nécessaire pour imposer une vedette, de même il a toujours mieux aimé sacrifier à une fantaisie qui n'était presque toujours que du désordre, que de creuser patiemment le sillon au bout duquel il aurait peut-être donné la vie à un nouveau « Max » ou à un « Charlot » français.

Ce n'était, en effet, pas les acteurs qui lui manquaient pour cela !

Marcel Lévêque qui, justement, créa un des rares « types » du théâtre français con-



Suzanne Grandais, la première grande vedette française de l'écran mondial.

l'écran américain est si riche. Qu'ont-ils tous pour s'imposer et donner l'illusion d'être de la classe dont on fait les « types » ? Ont-ils plus de talent que Marcel Lévêque, que Chevalier, Préjean ou Fernandel ? On en pourrait discuter, mais ce qui n'est pas discutable c'est que Chevalier et Préjean restent des mois sans travailler et que lorsqu'enfin un producteur les engage c'est pour leur confier dans un film indéfendable un rôle, qui presque toujours n'est pas pour eux, c'est que Fernandel, s'il ne cesse guère de « tourner », ne reçoit qu'une fois sur trois ou quatre le rôle dont il est digne et qu'il s'use dans des interprétations sans intérêt, alors que Laurel et Hardy et tous



Cocantin, prédécesseur de Biscotin et de Cogolin... c'est Marcel Lévêque que nous allons bientôt revoir dans un genre nouveau.

Avant " FIÈVRES ".

MADÉLEINE SOLOGNE

— Rien ne s'improvise ! » nous disait un artiste qui a beaucoup lutté. Rien ne s'improvise, et surtout pas le talent. La publicité, qu'il ne faut pas trop incriminer, parce que le cinéma lui doit beaucoup, a ceci de pernicieux qu'en France surtout, elle lance en vedette des petites filles qui n'ont pas eu le temps d'apprendre leur métier, et qui ont dû rentrer dans l'ombre, ou nous réserver de sévères déceptions, avant de justifier une partie des sottises écrites sur leur génie.

Si après avoir vu Madeleine Sologne dans *Fièvres*, on ne lui conteste plus le titre enviable et dangereux de vedette, on pourra dire qu'elle a pris le temps de le mériter, et de nous imposer un talent qui a voulu s'affirmer avant de s'afficher.

Son premier rôle, à ma connaissance, fut celui de la gitane dans *Les Filles du Rhône*, personnage épisodique, mais difficilement oubliable où sa taille fine, sa silhouette onduleuse, suggéraient plus que je n'en puis écrire, et c'était à ce point « cela » qu'il n'était pas possible de l'imaginer autrement que sous les oripeaux d'une bohémienne. Cela ne l'empêcha pas d'être, peu après, dans *Adrienne Lecouvreur*, la dame de compagnie marquée de cette fidélité, de ce dévouement têtus, qui semblent être le côté le plus vrai d'elle-même. Pourtant, après quelques apparitions sans grand relief dans *Les Gens du Voyage*, *Raphaël le Tatoué* (la presse ne fut pas tendre elle, et quelle joie pour les

journalistes spirituels d'ironiser sur son nom!) elle nous donna en premier plan, dans *Le Danube Bleu*, une autre gitane irrésistible. Puis ce furent *Le Père Lebonnard*, *Le Monde tremblera*, *Départ à zéro*, et ces *Hommes sans peur*, où elle fut si attrayante dans les modes 1900.

Et maintenant c'est *Fièvres*, où elle est Marie, la femme du chanteur Dupray, que joue Tino Rossi. Tous les sentiments qui peuvent passer dans ce petit être aimant et dévoué, résolu à mourir pour ne pas quitter fut-ce pour peu de temps, celui qui est toute sa vie, passent en elle avec une telle sincérité, une telle simplicité de moyens qu'il est difficile de n'en avoir pas la gorge serrée.

Peut-être, à y bien réfléchir, son personnage est-il sentimental et conventionnel. Le miracle est qu'avec elle on ne réfléchit pas, on subit le bouleversement de sa présence, le déchirement de sa mort. Avec elle le film finit. La seconde aventure du héros, la fatalité qui s'acharne sur lui, sont tout de même de l'anecdote après le drame. Mais le personnage de Marie a préparé et justifié le renoncement final du chanteur, et tout le talent que déploient Jacqueline Delubac et Ginette Leclerc à défendre leurs rôles, ne peuvent rien contre cette évidence que nous impose avec son visage émouvant, son front volontaire et cette douce violence des êtres fervents, Madeleine Sologne, une future grande dame du cinéma français.

A. M.



René JEANNE.
Madeleine Sologne dans *Fièvres*

LA CRITIQUE

SCANDALE A VIENNE.

Décidément, voici un beau film ! Il a été réalisé par Léopold Hainisch avec maestria sur un sujet original, attrayant et sortant de la banalité. Hainisch a fait preuve non seulement de maîtrise, mais aussi d'un goût très sûr. *Scandale à Vienne* est un film musical d'un genre qui n'est pas vu souvent. C'est l'histoire de la création d'un opéra célèbre : *Les Joyeuses Commères de Windsor*, de Nicolai. Voici d'ailleurs l'histoire telle que nous la raconte ce film à la fois charmant et instructif :

Vienne en 1810. Le compositeur Nicolai est arrivé pour chercher le sujet d'une œuvre nouvelle. Il a pour ami le jeune baron Robert, neveu du chancelier impérial, dont les affaires de cœur sont complexes. Celui-ci vient souvent rendre visite à Nicolai qui habite chez le tailleur de la cour Sturm, mari de l'accorte Rési. Un jour, les Sturm accueillent chez eux leur nièce, la charmante Mizzi à qui on destine un mari, mais qui, elle, songe à devenir cantatrice. Elle pense tout de suite à demander à Nicolai d'intervenir auprès du tout puissant intendant des théâtres, Pietro Balochino.



Gusti Wolf et Wolf Albach Retty dans *Scandale à Vienne*.

Mais celui-ci ne professe aucune sympathie à l'égard de Nicolai. Toutefois, un heureux quiproquo au cours duquel Mizzi prend le baron Robert pour le compositeur, lui permet d'auditionner. Elle plaît beaucoup à Balochino, beaucoup trop même... ce qui crée un petit scandale.

Comme par la suite, le Don Juan Balochino essaya de manquer de respect à la tante de Mizzi, Nicolai et Robert décidèrent de le punir. Rési lui ayant fixé rendez-vous, Balochino se heurta à Sturm. Et ce fut une course échevelée de par toute la maison, course à laquelle assista Nicolai qui avait enfin trouvé un motif d'opéra-bouffe : l'histoire de Falstaff. Il composa donc *Les Joyeuses Commères de Windsor*, mais Balochino s'étant reconnu dans le personnage principal, l'intendant refusa l'opéra et celui-ci fut créé à Berlin. Ce fut le triomphe de Nicolai et de Mizzi. Même Balochino, venu pour siffler l'opéra, reconnut en Nicolai un maître de la musique.

Les scènes viennoises ont une véritable ampleur et la musique de Nicolai est employée de façon intelligente. L'action ne traîne jamais et le tout est enlevé avec brio. Les visions de genèse de l'opéra rappellent certains fragments de l'inoubliable *Faust*, de F. W. Murnau. Ce n'est pas peu dire. L'interprétation est à la hauteur de la réalisation. Dans le rôle de Nicolai, Hans Nielsen a beaucoup d'autorité et de charme. Il enlève avec aisance aussi bien les scènes cocasses que celles qui demandent un talent dramatique plus profond. Gusti Wolf joue bien. Lizzi Holzschuh est toujours rayonnante de beauté et pleine de verve ; quant à Paul Horbiger, il fut rarement aussi étourdissant, aussi cocasse et digne à la fois dans le rôle du tailleur Sturm. C'est avec vif plaisir que l'on revoit Wolf Albach-Retty, un jeune premier élégant, sobre et sympathique. Gustav Waldau est toujours amusant. Aribert Wascher est un Balochino grotesque, comme le demandait le rôle. Il s'est fort bien acquitté de sa mission. Bref, *Scandale à Vienne* est une œuvre de grande classe.

Ch. F.

JENNY, JEUNE PROF'

Les films de collège ont toujours été justifiés par leurs gags, ils en vivent depuis que le genre existe. Erich Engel le sait, il se plie à la règle avec une formule plus

alerte que l'on pourrait s'y attendre. Certains de ces gags, comme les ronfleurs dans la grange font un peu long feu, d'autres ne sont pas tout-à-fait inédits, mais il flotte néanmoins sur l'ensemble un air assez léger. Du reste, c'est, reconnaissons-le, l'atmosphère habituelle des films de Jenny Jugo. Cette actrice est parmi les comédiennes allemandes actuelles, une de celles que nous avons le mieux adoptées, peut-être parce que c'est une vieille connaissance et que sa jeunesse qui ne vieillit pas fait partie de notre propre jeunesse (qui a parfois vieilli, elle !) Son cas est assez comparable à celui de Gaby Morlay avec cette différence que Jenny Jugo n'a pas encore interprété de rôle de mère et ne semble nullement en manifester le désir. Ce qui lui donne une fermeté avance dans cette sorte de match.

Cette jeunesse constante ne veut pas dire que nous interdisions à Jenny Jugo de grandir, et elle le fait (si nous en croyons l'ordre chronologique de présentations de ses films). Récemment étudiante, elle est maintenant jeune professeur, ce qui lui permet de recommencer toutes les histoires d'étudiants et de se colleter avec de grands dadais, de jouer aux Peaux-Rouges avec des petits — pas encore dadais — et de faire cette sorte de charme « à rebours » qui, se démontre toujours irrésistible dans les dernières minutes de l'action. Elle a, du reste, dans cette histoire, un fort beau partenaire qui rappelle Raymond Rouleau dont il a la raideur et la prestance. Il est d'autres personnages encore, le professeur de gymnastique lourdaud, le concierge pittoresque et surtout ce cœur, composé par les élèves, petits et grands.

On reconnaît dans les grands, l'équipe habituelle des partenaires de Jenny Jugo. Choisis sans doute comme repoussoirs, ils sont les plus parfaits prototypes connus de l'âge bête.

R. M. A.

UNE VIE DE CHIEN.

Nous voici une fois de plus embarqués avec Fernandel dans une histoire ahurissante et dont nous n'échapperons qu'à grand-peine. Comme l'originalité consiste à lui imposer à chaque film un métier différent et bien drôle, le scénario en a fait un pion.

Donc Fernandel est répétiteur dans une institution de jeunes filles. Cette sorte d'individu est par principe, une source inépuisable de plaisanteries, notre héros lui a fait rendre le maximum. Cible vivante et attractive pour le papier mâché, il se promène avec un pantin dans le dos en énonçant des théorèmes. Evidemment il est amoureux de la directrice. Blonde, jeune et ravissante, celle-ci adore son mari. Singulier directeur qui mange tout le long du jour et qui n'a d'imposant que son obésité. Hélas, les meilleures choses ont une fin : une indigestion aura

CRITIQUE

(Suite)

bientôt raison de lui... et Fernandel se met sur les rangs. Il trouve une veuve inconsolable, mais fine mouche, laquelle lui promet de l'épouser s'il passe pour elle un examen destiné à lui conserver la direction de l'établissement. Cela nous vaut le plaisir d'admirer l'œil rond de Fernandel sous l'épaisseur d'une voilette — oh ! combien féminine. L'examen brillamment enlevé grâce à sa séduction et à son succès auprès du jury masculin, il rentre à l'institution où l'attend le gros effet comique. En effet, un fou a persuadé la directrice que son mari s'est réincarné dans la peau d'un chien... et quel chien ! Un magnifique airdale qui trône à table et au conseil municipal où on l'a fait élire. Pauvre Fernandel, il n'entend rien à la métempsychose et il y a encore vingt minutes avant la fin de ses malheurs. Alors il y a une distribution de prix, une séance spiritisme, des poursuites, un fou, des infirmiers, etc... Enfin Fernandel avance vers nous souriant et heureux ayant à son bras la démillante Jesseline Gaël, tandis qu'une haie d'élèves entonne un chœur indistinct...

Mis à part le talent de Fernandel qui arrive à s'en tirer de justesse, tout ceci est assez inquiétant. Car, enfin, c'est très drôle de voir un pauvre type dans le genre de ce pion, se débattre entre la malignité et la bêtise d'autrui, mais il y a si peu de méchanceté et tellement de bêtise... Le spectateur rit beaucoup moins qu'avant à cette sorte d'histoire et lorsqu'il le fait il ne s'en vante pas. Puisqu'il ne s'agit ni de merveilleux, ni de féerie, pourquoi n'avoir pas opté pour un minimum de vraisemblance ?

Josseline Gaël est bien belle, mais elle



Roland
Condou

Maurice CAMMAGE

auquel nous devons Une vie de chien

manque de conviction. Comment lui en vouloir ? Dans un rôle insignifiant, Jim Gérald est aussi gras qu'il le fallait. Thérèse Dorny, dans le rôle de la servante campagnarde, est excellente. Quant à Kérien il est mauvais avec une insistance et une débâche de gestes et de bégaiements qui abrutissent le public.

G. G.

LE SOLEIL A TOUJOURS RAISON.

N'ayant aucun plaisir à nous acharner sur les films, à seule fin de prouver notre esprit, nous avons attendu, pour critiquer celui-là, d'avoir vu autre chose que la copie hâtivement montée, semble et à peu près inaudible, que l'on nous présenta lors de la première exclusivité.

Ce film marque un effort sincère et dont il faut tout de même tenir compte. Comme on a souvent daubé sur l'indigence, sur la banalité des scénarios-prétexte que l'on fabriquait pour le célèbre chanteur, on a mobilisé, cette fois, l'un des plus littéraires et des plus avancés parmi les auteurs qui écrivent pour le cinéma : Jacques Prévert. Cela ne laisse pas de déconcerter un peu, d'autant plus qu'il y a un personnage — consciencieusement défendu par un Charles Vanel barbichu et assez déroté lui-même — un personnage d'inconnu, mystérieux, sybillin et quelque peu sadique, dont vous me direz des nouvelles.

Enfin, cela fait un spectacle assez curieux qui se voit sans déplaisir et qui, de toute manière, aura la faveur des admirateurs de Tino Rossi, puisqu'il leur donnera la joie de voir et d'entendre leur idole. Celle-ci, un peu grassouillette, sympathique à force de sobriété et de bonne volonté, nous apparaît sous les traits d'un charpentier de marine, qui chante en peignant, qui chante en livrant les barques, et qui chante au bistrot du pays pour faire enrager son rival. Il a une fiancée qui est Micheline Presle, jolie silhouette, assez insignifiante, et connaît une femme fatale, Germaine Montero, qui s'est un peu trop vite prise pour Viviane Romance.

Mais la joie du film, c'est Pierre Brasseur, qui à lui seul, vaut le dérangement. Son camelot est d'une désinvolture, d'un charme et d'une fantaisie irrésistibles, René Alié est mauvais, Delmont fit mieux, et on ne voit pas assez Charles Moulin, qui mit pourtant beaucoup de lui-même dans le rôle du gardien. Pierre Prévert fait un idiot assez conventionnel.

A noter des extérieurs camarguais et de la Côte harmonieusement choisis, et des reconstitutions importantes et pittoresques de village provençal.

A. M.

ERRATUM. — Dans notre dernier numéro une confusion nous a fait écrire, dans la rubrique du Ciné-Club, que *L'assassin à peur la nuit* allait être réalisé par Continental Films. C'est Discina qu'il fallait lire.

PENDAISON DE CRÉMAILLÈRE CHEZ FRANK VILLARS

(Suite de la page 5)

ment le rôle qu'il a créé là-bas dans « Sonia Popoff ». Un triomphe, ma chère !

— Et Viviane ?

— Approchons-nous du buffet, je vais vous la montrer... Suivez-moi... là, à ma gauche, c'est elle... elle devise avec le journaliste Eric Hurel tout en buvant du sirop d'orgeat Quand elle parle de Villars, elle ne dit plus Frank, mais Don José.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle doit tourner *Carmen*. — Comme elle est belle !... Mais, je ne vois pas Georges Flamant...

— Il viendra plus tard sans doute...

— Vous pensez?... Mais avec tout cela, vous ne m'avez pas encore montré Frank Villars et je meurs d'envie de le connaître... De grâce, présentez-le moi... Où se tient-il ?

— Ce grand garçon en chandail et en pantoufles, sans cravate et dépeigné, dont la chemise bouffe, et qui s'essaie à faire les pieds au mur, c'est Frank Villars...

Mario BRUN.

SUPE AUX CANARDS

Hollywood, Hollywood.

— Mickey Rooney et Judy Garland ont tourné dans *Babes on Broadway* réalisé par Busby Berkeley. Dans la distribution on trouve également Virginia Weldler, Fay Bainter, Luis Alberni, Donald Meek et James Gleason.

— Pour son film *Ball of Fire*, Howard Hawks a eu comme interprètes Gary Cooper, Barbara Stanwyck, Oscar Homolka, Tully Marshall, Allen Jenkins, etc...

— C'est Priscilla Lane seule qui joue dans *Blues in the Night*, le film qui vient de tourner Antoine Litvak. Elle est entourée par Lloyd Nolan, Wallace Ford et Joyce Compton.

MONACO-MONTE CARLO

Climat incomparable.

Tourisme, Arts, Sports

50 HOTELS et PENSIONS

Toute la gamme des Prix

Renseignements :

Office National du Tourisme et de la Propagande, Monte-Carlo

— Max Barwyn qui avait jadis interprété Napoléon dans un film de Rod La Rocque, joue aux côtés de Nelson Eddy dans *The Chocolate Soldier* réalisé par Roy del Ruth d'après Ferenc Molnar.

— Don Ameche, Joan Bennett, John Loder, Raymond Walburn, Eric Blore, Claude Allister et Billy Bevan font partie de la distribution du film d'Archile Mayo *Confession or Deny*.

LES ASSURANCES FRANÇAISES

Risques de toute nature

DIRECTEUR PARTICULIER

Maurice BATAILLARD

81, rue Paradis, 81 - Marseille

Tél. : D. 50-93

— Rosalind Russell, Walter Pidgeon et Edward Arnold sont les vedettes de *Design for Scandal*, le film de Norman Taurog qui est également joué par Thurston Hall.

— Ted Tetzlaff, un ancien opérateur promu metteur en scène, a tourné *Glamour Boy* avec Jackie Cooper, Jackie Searl, Walter Abel et William Demarest.

— Le nouveau film du King Vidor s'appelle *H. M. Putham Esq.* et a pour interprètes Hedy Lamarr, Robert Young, Bonita Granville, etc...

PEINTURE
DECORATION
ADY
THEATRES-APARTEMENTS-MAIRIES
STANISLAS 134, Rue de la Jolande
BORDEAUX - 2ème Ville-Marie
Tél. C. 1662 MARSILLE

NOUVELLES DE PARTOUT

— Eugène Deslaw qui fut un des plus brillants représentants de l'avant-garde française, revient à l'activité. Il vient d'écrire un scénario original intitulé *Histoire d'un Marin Suisse* et se prépare également à tourner une grande production.

— Les « gagmen réunis » sous la présidence de Maurice Henry cherchent des effets comiques pour le film de Christian Chamborant *Signé Illisible* avec André Luguet Gaby Sylvia, Rosine Luguet, Marcel Vallée.

— Gaston Thierry et Léo de Giovanni ont obtenu l'autorisation de faire paraître un numéro de leur magazine filmé *Bloc-Notes-Film* tous les mois.

— Un groupe de cinéastes et d'acteurs français se rendra prochainement en Allemagne sur invitation du metteur en scène Carl Froelich, président de la chambre du Film. Ce groupe visitera les centres cinématographiques de Berlin, de Munich et de Vienne.

— On apprend le décès, à Paris du metteur de film Bernard Séjourné et de Pierre Cornaglia, un des pionniers de l'exploitation cinématographique parisienne.



— Faites-moi faire un bout d'essai !

Je voudrais remplacer le lion de la Metro-Goldwyn-Mayer...

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26

SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

— Voici la distribution complète du nouveau film Gaumont *Le Journal tombe à cinq heures* que réalise Georges Lacombe d'après le scénario d'O. P. Gilbert : Pierre Renoir, Pierre Fresnay, Larquey, Marie Déa, Bernard Blier (qui a repris le rôle destiné à Henry Gisol, Marcel Vallée, Louis Salou, Pasquell René Génin, Gabrielle Dorziat, Tania Fédor, Eliza Ruys, Ariette Marchal, Louvigny, Noël Roquevert et Suzanne Deljelly.

— Augusto Genina a réalisé à Rome *Benghazi, la ville murée* dont Fosco Giachetti et Maria von Tasnady sont les vedettes.

— Maurice Gleize poursuit la réalisation de *Femmes de Bonne Volonté* qui est interprété par Madeleine Sologne, Gabrielle Dorziat, Nadine Marziano, Jean Marchat, Pierre Renoir, Pierre Maxinger, Jacques Baumer et Almos.

— L'acteur Jean Morel est de retour de captivité. Il fait partie de la distribution de *Croisières Sidérales*.

LA MORT D'ANDRÉ CALMETTES

On vient d'annoncer la mort, à l'âge de 80 ans, d'André Calmettes qui fut parmi les bons acteurs de théâtre, mais qui occupa une place toute particulière dans les annales du cinéma. André Calmettes a été le directeur artistique du « Film d'Art » aux temps héroïques d'avant la guerre de 1914. C'est lui qui réalisa, avec Charles Le Bargy, cet *Assassinat du Duc de Guise* qui ouvrit les portes de tous les cinémas du monde au film français.

Calmettes avait bien souvent conquis le cinéma et théâtre, mais son effort artistique n'en resta pas moins immense et ce qu'il convient surtout de souligner, c'est qu'il fit appel à des hommes comme Henri Pouctal et Henry Krauss dont le rôle fut comme on le sait, décisif.

DOCUMENTAIRES

C'est avec le plus vif succès qu'a été présenté récemment à Vichy au Service de la Censure et à l'Amirauté *Un quart d'heure avec les Mousces à Bord de « L'Océan »*, un reportage documentaire de Gaston Thierry et Léo de Giovanni, d'une formule nouvelle, dont le cadre est le Navire-Ecole des Mousces : « L'Océan », ex-cuirassé « Jean-Bart », ancré à Saint-Mandrier.

Ce reportage plein de jeunesse et de dynamisme nous fait vivre l'existence des mousces à bord de leur bâtiment depuis le branle-bas du matin jusqu'à la revue du Commandant, en passant par l'instruction générale, l'instruction technique, le sport, les exercices, les loisirs et même les corvées...

Pris sur le vif, ce film a pour acteurs bénévoles tout l'équipage : officiers, quartier-maîtres et mousces de « L'Océan » et vient d'être acquis par « Les Films Impéria » pour faire programme avec la grande production de cette firme L'Artesienne.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant : A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

DU FOND DE NOS ALBUMS...



Lyné à Marseille. — Heureux de vous savoir d'accord. Nous vous félicitons d'être une fervente lectrice, mais alors vous devriez savoir que nous ne donnons jamais d'adresse. Si vous voulez écrire à Marc Allégret, faites-nous parvenir la lettre, nous transmettrons. Vous devriez savoir aussi qu'en principe nous ne répondons pas aux correspondants qui ne nous donnent pas leurs nom et adresse complets.

René V., à La Grand Combe. — Pour l'instant il doit être très difficile d'écrire aux artistes que vous citez, car elles sont ou bien en Allemagne ou bien en Italie. Quant au cousin de Rudolph Valentino, il n'a, à notre connaissance, jamais séjourné en France.

Jacques P., à Alger. — Si Lionel Barrymore joue si souvent des « éclopés » comme vous dites, c'est parce qu'il excelle dans ce genre de rôles, comme autrefois Lon Chaney, mais il est tout ce qu'il y a de plus normal, croyez-nous ! Dans *Vous ne l'emporterez pas avec vous* James Stewart s'appelait Tony Kirby et le personnage joué par Jean Arh r portait le nom d'Alice Sycamore. Dans

L'Alibi, Gordon était incarné par Philippe Richard. Le film de Léon Poirier *L'Appel du Silence* était joué par Jean Yonnel, Pierre de Guingand, Tommy Bourdelle et Suzanne Blanchett. Ne posez jamais plus de trois questions à la fois.

V. B. à Cluny. — Dans *Parade en Sept Nuits* Gaby Andreu jouait le rôle de l'amie d'Andrex. Nous ne manquerons pas de faire votre commission à cette artiste.

C. D. à Oran. — Nous partageons entièrement votre sympathie pour Pierre Renoir qui est un acteur excellent. Nous avons publié sa photographie en couverture de notre numéro du 21 novembre 1940. Cette photo, où il figure avec Valentine Tessier, est tirée précisément de *L'Embuscade* dans lequel Pierre Renoir joue le rôle sympathique, mais ne meurt pas à la fin. Nous publierons certainement un jour prochain un article détaillé sur cet artiste.

Roger H., à La Grand Combe. — Votre lettre a été transmise.

Paul O. à Fouka. — Christian-Jaque se trouve en zone occupée. Pour la question qui vous inté-

resse, vous pourriez écrire à Jacques Chabannes, Le Brusc (Var), à René Jeanne, Château de Saint-Barnabé, Marseille ou à Bernard Zimmer, chez Henri Pourrat, Amberg (Puy de Dôme). Nous sommes tout-à-fait disposés à publier vos articles, à condition qu'ils soient dans l'esprit et dans la note de notre Revue. Pour Michèle Morgan, il faut attendre une confirmation ou au contraire un démenti de la nouvelle de son départ d'Hollywood pour revenir en France. Il est inutile de lui écrire en ce moment.

Jean C. à La Ciotat. — Nous ne pouvons pas vous envoyer les photos qui vous intéressent. Nous n'avons que les séries de photos Erpé dont les listes ont été publiées à maintes reprises.

B. de Saint-Barnabé. — votre lettre a été transmise. Les studios Marcel Pagnol se trouvent à Marseille, 111, rue Jean-Mermoz. Dorothy Lamour était mariée à un chef d'orchestre, mais elle a divorcé.

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

Jean P. à Marseille. — Excusez notre réponse vraiment tardive. Votre liste est très complète, nous ne voyons guère à y ajouter, comme films en technicolor (depuis le parlant, bien entendu) que *Le Jardin d'Allah*, *Ames à la mer*, *Figures de cire*, *La Fée du jazz*, *Le Vagabond-roi*. Par contre, retracez *Protogues* qui est « en noir ». On ne voit plus *Gunga Din* parce que ce film est interdit. Un numéro spécial consacré uniquement aux films américains ? D'abord les numéros spéciaux ne sont plus autorisés, à cause de la pénurie du papier, à telle enseigne que nous avons du sauter une semaine en mars pour récupérer notre N° du Nouvel An. Ensuite, ne pensez-vous pas que nous vous entretenons assez souvent des Américains, et que le moment est mal choisi pour en parler davantage ? Quand pourriez-vous voir les films dont nous traiterions ? Je pense que sans faire fi de ceux qui restent les maîtres du cinéma, il convient plutôt de se tourner vers ceux qui restent dans le champ de vision du spectateur français.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanie
Assurances Sociales

84 Rue de ROME
ANGLE RUE MONTGRAND

VENTE
TOUJOURS BRILLANT... BIJOUX
MORLOGERIE... ARGENTERIE... ORFÈVRES

DAVOS
84 RUE DE ROME
MARSEILLE